

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Lumière noire

Benoît Jutras, *Outrenuit*, Les Herbes rouges, 2014

Michaël Trahan

Number 308, Summer 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/77959ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Trahan, M. (2015). Review of [Lumière noire / Benoît Jutras, *Outrenuit*, Les Herbes rouges, 2014]. *Liberté*, (308), 60–60.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lumière noire

Le dernier recueil de Benoît Jutras confirme sa maturité poétique.

MICHAËL TRAHAN

A LA LUMIÈRE d'*Outrenuit*, le cinquième livre de Benoît Jutras paru aux Herbes rouges, j'ai relu les quatre précédents. Quand une œuvre commence à prendre une certaine ampleur, j'aime revenir en arrière pour me rappeler d'où vient la voix qui la porte. Je raconte ceci pour dire combien j'ai été frappé par sa cohérence et sa rigueur. D'emblée, le projet était clair – car c'est bien la nuit que la phrase inaugurale de *Nous serons sans voix* posait en 2002 au seuil de l'œuvre : « Tu prononces le mot nuit. »

C'est à ces premiers mots que fait aujourd'hui écho la parution d'*Outrenuit*, un livre dur et magnifique qui vient confirmer ce que l'on savait déjà, mais qu'il faut

redire sans détour : Benoît Jutras est l'un des plus grands poètes au travail au Québec.

J'aime les écrivains qui pratiquent la littérature comme un exercice de nudité. La nuit oscille ainsi entre transparence et opacité. Plus qu'un thème ou un motif, c'est un temps qui n'admet aucune illusion. Ce qui a lieu dans la voix relève d'une exigence de lucidité qui dénombre sans relâche les joies et les peines :

Ici mon sexe est noir et suaire je suis un sort.
Encore une fois je me donne l'herbe forte
la honte nécessaire pour brûler mes rois.
Je suis l'époque maigre
j'enlace des renards et des porcs
je ne suis plus de l'école du cœur.
J'ai une vie une chaise l'enfer me veut
garçon dessiné pour vivre nu.

En 2011, la fin de *Verchiel* indiquait déjà la portée de cette quête tendue entre force et faiblesse : « J'arrive à moi chose de personne, / chose noire de mer debout devant / mille matins qui n'existent pas. » Cette paradoxale ambition d'« arriver à soi » se prolonge dans *Outrenuit* de manière à la fois plus explicite et plus personnelle : « Je suis l'homme du miracle effrayé, celui du rêve volé au plus lourd des objets, je ne dors pas, je ne meurs pas, chaque jour j'attends pendu au fond des bois. [...] Je ne prie plus, j'embrasse pour faire mal. »

De poème en poème, le sujet est en quelque sorte diffracté dans l'échelle brisée du réel. Ici « garçon de cire », là « une image faite avec du sable » ; de dos, il est « un épouvantail d'enfant » et, de face, « un œil qui ne veut pas comprendre ». Il change de corps ou de figure avec les saisons, comme s'il était le lieu de toutes les métamorphoses. À la fin, alors qu'il nous rappelle qu'il

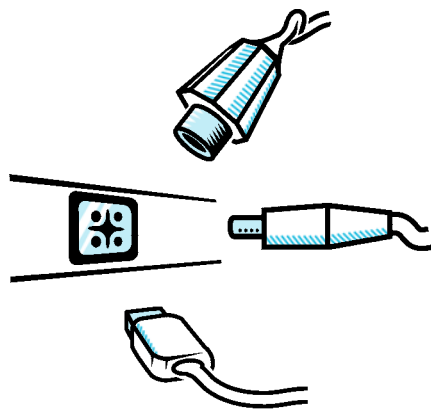
est « ici sans demander pardon », il le dit le plus simplement du monde : « C'est moi l'état de tous les états et je n'ai pas de solitude »... C'est une formule étonnante, qui dit bien la difficulté d'« arriver à soi », dans la mesure où l'« état de tous les états », c'est aussi l'état d'aucun état particulier. Car la métamorphose est chaque fois singulière et ponctuelle ; elle ne perdure pas dans le temps, mais relance les dés au moment où ils arrêtent de rouler. Voilà sans doute pour quoi on referme le livre avec l'impression que cette « arrivée à soi » est plutôt une « arrivée à personne ».

Cette curieuse alchimie, qui donne à celui qui s'avance ainsi dans la vie écrite la faculté de réinventer chaque jour sa propre histoire, est peut-être la raison pour laquelle j'ai autant pensé à Rimbaud en lisant *Outrenuit*. Quelque chose dans le regard peut-être, une sorte de lucidité mélancolique qui est du même coup tournée vers le passé et l'avenir. L'énergie qui s'en dégage est paradoxale : une intensité qui est tout à la fois tristesse et joie, et qui semble baignée d'une lumière étrangement crépusculaire. La catastrophe guette, mais il ne faut pas fermer les yeux.

Dans *L'année de la mule* en 2007, Jutras écrivait qu'« Il y a dans l'œil de toute tornade un enfant assis au centre de l'air, les yeux clos, occupé à un jeu de patience renversant le hasard et la durée de la nuit. » Il reste quelque chose de ce dispositif dans *Outrenuit* : un déferlement ou un emportement. Quelque chose se déchaîne, s'ouvre violemment comme une boîte à tempête. Avec, au centre, un jeu de patience et de calme. La voix de Benoît Jutras se tient dans cette tension entre les extrêmes : on la dirait parfois sur le point de se briser alors qu'à d'autres moments elle est porteuse d'une force à laquelle on ne peut rester insensible. Et les moments les plus troublants de cette œuvre sont précisément ceux où la gravité est dite de la manière la plus sobre et la plus simple. Ainsi, ces quelques lignes d'*Outrenuit* qui sont pour moi le cœur du livre :

Je suis né dans une rivière comme une chose vaincue, une chose claire. J'ai été homme et force et sabbat pendant longtemps, petit corps simple de la famille des silences. Je me refuse et m'invente, deviens chaque jour bestiaire, noce de papier. Je n'ai plus de maison, je n'ai plus mal, j'ai un fossile en moi qui me tient lieu d'étoile. C'est moi le mystère des fatigues. Je ne veux pas d'une autre vie.

C'est toute la force du requiem : la paix qui vient une fois la colère traversée. **L**



Concours d'entrée.